

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 14

Artikel: A Lausanne au temps jadis : (suite)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222500>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE



APRI LÈ VOTE

VO z'allà mè dere que lài a dza on mài que lè vôte sont passâie et que noûtrè conseillè sant z l'autr'hi pè Lozena po la pararda à grand moti po djurâ la patrie, quemet desâi monsu Djedion :

— Iô allâ-vo, monsu Djedion? Ai-vo lo Grand Conset vouâ ?

— Oï ! no fant allâ po djurâ la patrie. Faut sè revoldre ào picolon.

— Lè que, dein clli teimps, po allâ à cllia pararda, faillâi ître revouâ. Vo z'arant pas voliu avoué onna carletta, quemet ora, allâ pî !

Lâi a dâi dzein que n'ant pas z'arant allâ à Lozena pè a cathèdrâla po djurâ la patrie, l'è ti clliao que l'ant età nommâ *ancien conseillè*. Que volâi-vo ? Ein a tant que l'ant fam d'arrevâ que faut bin que quauque z'on vîgnant *ancien conseillè*.

Pè on sècllio dâo rognon dâo canton, ein avant dou d'onna petite coumouna que l'avant età betâ su lè liste, ion po llè gripiouâ, monsu Martingâla : l'autro po lè ristouâ, monsu Zaquapan. L'è de bî savâi que pouâvant pas lài arrevâ ti lè dou : la coumouna l'èti pas prâo granta et tot la davau volîâve fêre dâi pî et dâi man po couchi ein fêre assebin passâ quauque z'on dâi leu.

Ein ant-te fé dâi discou pè lè velâdzo, clliao dou monsu, et de tote lè sorte :

— Se vo vôtâ po lè gripiouâ, so bramâve monsu Martingâla, vo n'arâi pe min d'impoût à payî et vo medzerâ dâi coucon et dâi navette...

— Se vo vôtâ po lè ristouâ, bouelâve monsu Zaquapan, lo pai l'è su de pouâi avâi dâi réparatchon. Vo n'arâi pe min d'interêt à payî et vo z'arâi dâo bûro et dâo mài su voutron pan blianc !

Et pu dinse tote lè dzanlye que faut dere po clliao vôte ! vo sède mî lè dere que mè.

Lo syndico dâo velâdzo l'èti po Martingâla, l'asseuse po Zaquapan et quand sè reincontrâvant sè mourgâvant adî quand bin l'ètant ami du lè z'ècouîle.

— Tsouïte ta martingâla, desâi l'asseuse, la bocllia trosse !

— Tsouïte ta zaqu-à-pan, rebriquâve lo syndico, lè lame vant sè rontrè et tè vâo restâ la vesta !

Et dinse dâi rize.

Ma fâi, lè vôte l'ant età fète et... l'ant età nommâ ne l'on ne l'autro. Lè dzein n'ant rein voliu savâi de monsu Martingâla et de monsu Zaquapan.

Lo leindèman, l'asseuse passâve devant l'ottô à syndico quand ie vâi stisse que l'applièhve lo tsevu à lo petit tsè. Vint onn'idée à l'asseuse et lài dit dinse :

— T'applièhve, syndico !

— Oï, que repond stisse po lo mourgâ. Vè menâ Zaquapan à Lozena !

— Bon ! bon ! que repond l'asseuse que n'èti pas mantset, adan voudrâi-to mè fêre onna coumechon ?

— Passâ vè Martingâla po lài dere que n'a pas fauta de lài allâ ! Marc à Louis.

LE CHAT

L N pasteur de ma connaissance commençait un jour un discours en disant : « Si je n'avais pas appris pasteur, je me serais fait gendarme ! » Je reprends volontiers la formule à mon compte en la modifiant quelque peu : « Si je n'étais pas un homme, je voudrais être un chat ! »

Loti et bien d'autres, après ou avant lui, ont parlé du chat, du sens du chat, de la grâce, de la divine élégance, du port aristocratique de ces animaux charmants. On n'a pas assez relevé la magnifique situation qu'ils ont conquise dans notre civilisation.

Individualiste comme aucun autre être vivant peut-être, le chat a réussi, à force d'astuce, d'habileté et de maîtrise de lui-même, à conquérir le bonheur pour lequel il était fait et qu'il convoitait tenacement, n'en doutons pas.

Vivante allégorie de l'égoïsme érigé en dogme, plein de superbe, de mépris et de noblesse, ignorant tout ce qui ne concourt pas à son bien-être et à sa joie, le chat est arrivé à faire son salut dans ce monde qu'il nous arrive de maudire. Je parle du chat attaché à une maison, à un salon et non pas des anonymes coureurs de gouttières.

Le chat vit comme un prince des légendes, passant son temps à dormir, à se distraire, à rêver en poète muet des attitudes, à manger plus et mieux que nous. Il a réussi, par sa petitesse et son indépendance, à échapper à la loi du travail à laquelle les chiens dignes de ce nom sont soumis. Il s'est imposé par je ne sais quelle diablerie à notre attention bienveillante, et, par un tour de force qui nous échappe, il a su nous plaire sans obéir.

Enfin, d'une manière générale, on ne le mange pas, ce qui lui assure une vie sans fin tragique.

De tous les animaux acceptés par l'homme, il est le seul qui ne soit ni utile, ni soumis. C'est aussi le seul que le fisc ignore. Et ça, à mon avis, c'est le bouquet !

Heureux, comblé, fantaisiste, paradoxal, plein de gestes inutiles et gracieux, non comestible et sage, anarchiste et distingué, le chat, du moins je ne suis pas éloigné de le croire, est la réincarnation d'un dieu sceptique et narquois qui s'en nuait en Paradis. J. P.

A LAUSANNE AU TEMPS JADIS

(Suite.)

1^{er} décembre 1701. — Les dix bouchers de la ville ont presté serment de ne vendre aucun suif hors de la ville.

Les chandelliers (6) ont presté serment de ne mesler aucun beurre ni cendre parmi le suif pour les chandelles et de n'en vendre aucunes aux étrangers à la réserve de ceux de Lavaux desquels ils retirent du suif et auxquels ils pourront vendre à proportion du suif qu'ils auront heu (eu) et non pourtant à mesme quantité.

Sr Faure ayant vendu des chandelles pas bien conditionnées est condamné à 5 fl. de bamp. Plus tard, il est condamné à 25 fl. de bamp pour

avoir vendu des chandelles avec des faux poids.

19 décembre 1701. — On publiera deffence a qui que ce soit d'aller masqué par la ville a peine de cinquante escus de bamp desquels le délateur aura la moitié.

5 Janvier 1702. — Le Sr Georges Achard condamné à vingt quatre heures de prison, a tous dépends pour avoir agrédi Mons. le secrétaire Samuel Delisle et lui avoir donné des coups de baston. Il luy rendra sa perruque et luy raccommo-dera la lanterne qu'il luy a cassée. De plus payera cinquante florins de bamp que le procureur fiscal exigera. (L'agression avait eu lieu à 11 h. du soir, Achard prétendait que Delisle avait médité de lui).

10 Janvier 1702. — A Mons. le Banderet de la Cité deux places en l'Eglise de St-François pour Madame sa fee (femme) et pour Mlle sa fille que Messieurs Boursier, Maisonneur (inspecteur des domaines) et secrétaire leur marqueront.

A André Blanchard une paire de culottes et une paire de souliers refait (raccommo-és) à condition qu'il n'aille pas mendier que s'il va mendier on luy donnera le fouet à l'hospital.

Mons. le Boursier examinera le Reiglement qui a esté fait pour le feu afin de voir les ordres qu'il y a à mettre (donner) en ce cas et nommer les personnes qu'il croira utiles pour les cerings, eschelles et faits narrés dans le Reiglement. (Serings : pompes à feu).

17 Janvier 1702. — Mons. le Banderet Bergier dira au fils d'Elie Mailliet que s'il se marie on le congédiera (retirera l'autorisation d'habiter la ville).

Mons. le Banderet de Bourg rapportera au premier conseil l'information qu'il doit avoir prise pour descouvrir qui a mis le feu a un char d'Allemagne. (Les chars des rouliers ou chars d'Allemagne s'arrêtaient pour la nuit devant les auberges de la rue de Bourg ou pour éviter l'encoumbrement sur St-François).

31 Janvier 1702. — Monsieur le Maisonneur fera faire une main pour poteau en dehors de la porte de Martherey pour indiquer le chemin de Mouldon (à peu près place de l'Ours actuelle).

2 Février 1702. — Tous les hostes qui ont logis à enseignes pendantes ont été convenus (convoqués) et on les a renvoyés dans la huitaine pour voir a quelles conditions on leur a permis de tenir logis ; on leur a aussy deffendu d'acheter du gibier dans leur logis ny sur le marché avant les dix heures, de même aussy a tous les cabaretiers. (La dégradation allait ainsi : teneurs de logis, cabaretiers, gargotiers, teneurs de bouchons, sans compter les vendeurs de vin particuliers qui fourmillaient ; même certains ministres en avaient un pour vendre leur vin de pension).

C'est un sale coup pour la fanfare. — Beaucoup de gens ignorent certainement d'où vient l'expression populaire : « C'est un sale coup pour la fanfare ! »

C'était le 4 août 1870, à Wissembourg ; le 1^{er} tirailleurs se préparait à attaquer le plateau de Schwecken, quand les Bavares ouvrirent le feu. Le premier turco atteint fut un caporal tambour, qui eut la jambe emportée ; puis ce furent les musiciens qui, décimés, jetèrent leurs instruments et prirent le fusil.

C'est en voyant ce désarroi qu'un Parisien, caporal des tirailleurs, s'écria en riant : « Sale coup pour la fanfare ! »

L'expression est restée. Mais c'est au bas du plateau de Schwecken, près Wissembourg, qu'elle a été créée.